

Notre pain quotidien et sa matière

Thomas Külken

La contribution suivante dirige le regard sur le Mystère de la matière. Celle-ci ne se laisse comprendre que si le concept de corps [Leib dont l'origine linguistique allemande suggère la présence de vie ou de mouvement alors que Leich, par exemple, désigne le cadavre et Körper, le corps physique inerte, ndt] est correctement construit. Dehors, dans le monde, nous ne voyons aucune matière, mais seulement des phénomènes apparents auxquels nous sommes habitués à les caractériser comme « matériels » ; mais ils dépendent pourtant spirituellement de ce que nous sommes nous-mêmes. La matière est par contre un fait spirituel dont nous pouvons partir en quête cognitive, seulement au plan de la vie intérieure de notre âme.¹

Depuis le milieu du 15^{ème} siècle, la conscience de l'humanité est au prise à un bouleversement qui intervient profondément. Cela signifie « que l'être humain veut en arriver toujours plus profondément à un jugement en partant de ce qui se trouve au plus profond de son âme »² [le for intérieur, ndt]. Si les êtres humains du Moyen-Âge disposaient encore d'une sorte de conscience de communauté, désormais la conscience individuelle se forma alors de plus en plus. Dans sa prévoyance historique, l'Église catholique rechercha des voies et des moyens pour empêcher la venue de cette conscience individuelle et pour maintenir la morne conscience communautaire :

Lorsqu'on est ferré dans ce genre d'affaire, alors on raconte aux gens placés sous son autorité des choses qui ne sont pas vraies [soit des « bobards » en langage populaire ! Ndt]. Et on pratique cela systématiquement. On étouffe ainsi leur conscience jusqu'à la faire descendre dans la torpeur rêveuse. De ce fait on parvient à enfouir ce qui, en tant que conscience individuelle, veut émerger au contraire, dans les âmes humaines. Or, c'est là une entreprise grandiose qui ne connaît aucunes limites quand elle est pratiquée sous une autorité de sorte sur des êtres humains et — désormais je vais parler sans images — on écrit un tel article, comme celui-ci paru dans la *Katholisches Sonntagsblatt* [Feuille dominicale catholique] on parvient de ce fait à ne pas laisser les êtres humains en arriver à ce à quoi ils devaient s'efforcer pour ce faire depuis le début du 15^{ème} siècle.³

La répétition systématique d'un mensonge provoque chez son récepteur un changement de conscience d'un grand poids. Pour le moins dans le contexte, que vise à chaque fois le mensonge, la conscience est ramenée et étouffée au niveau de celle du rêve. Ici conscience du rêve, cela veut dire : les contenus en sont bien vécus intensément [avec sueur et sang ! Ndt] mais en étant non questionnés de manière critique, non corrigés, ou bien même comme le dit Steiner : « non contrôlés ».⁴ L'instance de contrôle serait alors la conscience individuelle qui se distingue en particulier par sa faculté de l'auto-critique intellectuelle et morale et qui doit justement être éteinte à cause de cela, ensuite nous ne sommes plus guère-en-jeu, ni certes persévérants on-plus. Ce qui reste, c'est une impuissance spirituelle qui ne nous est pas du tout consciente eu égard aux inepties et aux méconnaissances de la vie quant à ce qui « aujourd'hui respire des contextes qui font soi-disant autorité »⁵.

Le remède salutaire conforme à l'époque contre une telle rechute dans ce qui tient à l'âme groupe, c'est l'anthroposophie. Je ne veux pas dire simplement le « savoir anthroposophique », mais beaucoup plus, le penser individuel actif de l'anthroposophie. En premier lieu, une intensification conforme à l'esprit de notre penser fait que nous devenons capables de jugement vis-à-vis de ce que les experts les plus variés nous présentent, quand bien même nous ne sommes guère experts nous-mêmes de chacun de leurs domaines :

Cette science spirituelle n'éclairera pas seulement les contextes dans l'évolution de l'être humain car plus encore par la nature des idées de cette science, nous développerons un intellect sain, lequel doit aujourd'hui être recherché à des profondeurs bien plus grandes qu'à celles d'où il était tiré au temps de l'époque culturelle grecque, la quatrième époque post-atlantéenne. L'autre manière, par l'autre science, de former des concepts et de former des représentations, qui est indispensable pour la science spirituelle, ne nous rend guère capables de devenir une autorité dans tel ou tel domaine, mais plutôt de devenir capables de jugement.⁶

Cette sorte de formation de concepts, nous l'évitons par trop volontiers car nous aimons mieux avoir à former des concepts aisément compréhensibles plutôt que des concepts plus difficiles à comprendre. « Notre compréhension (*Verstehen*) », a formulé un jour Herbert Siewke, « est le plus grand obstacle au travail anthroposophique. »⁷ Le cheminement idéal qui suit souhaite être une incitation dans ce sens.

- 1 Le présent article prit naissance à l'appui de la conférence au titre homonyme de l'auteur devant le *Kulturkreis Dreisamta* à Fribourg-en-Brisgau, le 4 octobre 2020. Une version plus détaillée en est parue dans *Medizinisch-Pädagogische Konferenz 96* (2021).
- 2 Rudolf Steiner : *Facteurs salutaires dans l'organisme social* (GA 198), Dornach 1969, p.124.
- 3 À l'endroit cité précédemment, pp.125 et suiv. Dans la « *Feuille dominicale catholique* » du Canton de Bâle des attaques contre Rudolf Steiner et l'anthroposophie étaient parues, à l'époque, en 1920.
- 4 À l'endroit cité précédemment, p.125.
- 5 Du même auteur : *Le lien entre les vivants et les morts* (GA 168), Dornach 1984, p.109.
- 6 À l'endroit cité précédemment, p.110.
- 7 Herbert Siewke (1917-1993) fut médecin et de longues années durant directeur d'un groupe de travail de médecins au Goethéanum. Il s'agit ici d'une communication orale non datée.

Dans le monde aucune matière ne se révèle

Que ce passe-t-il lorsque je mange un morceau de pain ? Tout d'abord, je vois le pain, je le touche des mains puis du palais et de la langue. Je le déguste, j'en connais la saveur et je sens la façon dont il descend en moi par la déglutition. Et ensuite je perçois peut-être encore la sensation d'un bien être intérieur apaisant. Dirigant ainsi mon attention sur le pain, alors je perçois avec ce pain une partie du monde — le monde sensorio-sensible.

Nous faisons l'expérience du pain comme d'un objet matériel. Mais que veut dire ici « matériel » ? Si quelqu'un affirmait que le pain est constitué de matière, alors il nous faudrait demander : Où vois-tu cette matière ? Où est-elle donc ? Montre-la nous ! Et alors il montrera : oui, ici — et ici, et là. Mais ce qu'il montre ensuite, ce n'est — en y regardant de plus près — rien d'autre qu'une abondance de phénomènes apparents. Le nez communique des phénomènes olfactifs, la langue des phénomènes gustatifs, les yeux des phénomènes de lumière colorée, l'organe du toucher des phénomènes de « mollesse » et de « dureté » et ainsi de suite. L'averse tropicale qui déferle, fait pression sur ma tête, n'est pas plus matérielle que l'arc-en-ciel, seulement parce que je ressens l'une par le toucher et l'autre pas. Et lorsque je heurte une poutre de la tête : la poutre, la bosse et la douleur ne sont rien d'autres que des phénomènes sensoriels. L'hypothèse que ce qui apparaît là dans ces circonstances, serait une expression d'entités et de processus « matériels », repose sur une théorie arbitraire. Et comme disait Goethe, nous inventons des théories pour nous débarrasser des phénomènes apparents.⁸ — Mais pourquoi voulons-nous donc nous débarrasser des phénomènes apparents ?

Dans les phénomènes sensoriels rien ne s'exprime d'un effet matériel, mais plutôt quelque chose de spirituel. Chaque son, chaque saveur, chaque forme et chaque processus, dans le monde sensoriel est une physionomie ou un geste d'entités spirituelles. Ce fait concret provoque sur nous une peur inconsciente, c'est pourquoi nous fuyons par trop volontiers le royaume réel des phénomènes pour gagner au plus vite le royaume fantastique des constructions toutes faites [« intellectuelles » au sens philosophique du terme allemand *Konstrukte*, *ndt*]. « La superstition, c'est la croyance en des esprits là où il n'y en a pas ; mais on peut aussi ne pas croire aux esprits, là où ils sont bien présents : c'est la superstition négative. »⁹

Dans le monde, c'est l'autre-soi qui se révèle

Lorsqu'une couleur m'apparaît, un vert, par exemple, de quel genre est-ce donc, comme processus ? À cela Rudolf Steiner donne à penser : Je, moi-même, à savoir ce qui m'est propre à l'instar d'un « autre soi »¹⁰, est esprit ; et cet « autre soi » ne siège pas isolément ici à l'intérieur de mon corps, au contraire cela vit dans tout ce qui, m'apparaît de sensoriel et d'actuel dans le monde : « La partie du monde que nous voyons, elle est nous-mêmes. »¹¹ Le « je » personnel, en tant que « je » qui voit le monde et « moi » localisé dans « mon » corps, ce n'est que le reflet, par lequel mon « autre soi » sait de lui, mais de manière sensorielle. Et le miroir pour cela c'est « mon » corps [*Leib*, le corps en vit, *ndt*]. Lorsque « je » vois du vert, alors à ce moment mon « autre soi », comme esprit là-dehors, vit dans la spiritualité du vert et cette spiritualité se reflète sous une forme sensorielle. Ainsi puis-je dire d'un autre côté : le vert, que je vois, me « verdit » ; il me signifie, lorsque je le vois, tandis que mon « autre soi » vit en cet instant dans et avec la spiritualité de ce vert (et celle-ci avec lui). C'est ce que Steiner a essayé de nous faire comprendre et ce qui est presque tout juste à surclasser en « incompréhensibilité » : « Te cherches-tu toi-même, alors cherches-tu dehors dans le monde... »¹² Dehors dans le monde je découvre des apparitions sensorielles. Ce qui apparaît là, n'est cependant pas de la matière ou l'effet de celle-ci, mais plutôt mon « autre soi » comme un esprit parmi des esprits opérants.

En moi-même je trouve des apparitions spirituelles — y compris cette apparition-là que je caractérise comme « je ». Cette apparition spirituelle « je », je l'éprouve comme « moi », comme conscience-je, qui est éveillée et maintenue telle par des impressions sensorielles. Sur la base de la perception et sur la base du souvenir, cette conscience sait des faits sensoriels et est remplie par eux. Mais cette conscience de faits sensoriels a-t-elle un « intérieur » ? « Cherches-tu le monde, alors cherches-tu donc en toi-même. »¹³ Les grands mystiques du Moyen-Âge ont aplani le chemin dans l'intérieur du « je ».¹⁴ Que fait un tel mystique ? Par de longues années de pratique de la prière, il s'ef-

8 « Des théories sont habituellement des réflexions d'un intellect impatient qui voudrait volontiers se débarrasser des phénomènes pour ne glisser à leur place que des images, que des concepts et souvent même, que des mots ; » — Johann Wolfgang Goethe : *Maxilles et réflexions* n°548, das du même auteur : *Œuvres*, vol. XII, Édition de Hambourg 1973, p.440.

9 Rudolf Steiner : *Le karma de la profession de l'être humain en se rattachant à Goethe (GA 172)*, Dornach 2002, p.192.

10 Du même auteur : *Le seuil du monde spirituel (GA 17)*, Dornach 1987, pp.32 et suiv.

11 Du même auteur : *Lecture occulte et audition occulte (GA 156)*, Dornach 2003, p.23. — « Voir » se trouve représenter ici l'ensemble de la perception sensorielle (à savoir les douze sens).

12 Du même auteur : *Paroles de vérité (GA 40)*, Dornach 1998, p.257.

13 *Ebenda*.

14 Du même auteur : *Métamorphoses de la vie de l'âme — Le sentier des expériences de l'âme. Seconde partie (GA 59)*, Dornach 1984, pp.71 et suiv.

forçait tout d'abord d'atteindre l'abnégation de soi. Il pouvait ainsi finalement « se » vider, il pouvait rendre sa conscience complètement vide : vide de sa personne et vide de tous les souvenirs du monde sensoriel. Nous, nous endormirions à cette occasion. Mais le mystique, lui, s'était conquis la volonté de haute lutte de rester éveillé, de rester conscient. Nous ne pouvons même pas tout d'abord nous représenter cela : on est bien éveillé, on est conscience pure, une conscience monstrueusement puissante, mais sans contenu aucun. Et alors, au mystique pouvait apparaître spirituellement ce « je » spirituel, ce qu'il désignait comme « l'étincelle ». Et il éprouvait cette étincelle comme quelque chose de divin. C'était pour lui la substance divine de la conscience, la divinité de son âme.

Le mystique, d'après Steiner, eut été extrêmement surpris, s'il eût su ce qu'était véritablement cette étincelle qui se mettait à briller au fond de la conscience. C'est une matière. Plus précisément, une matière s'allumant en une flamme de conscience.¹⁵ Sans le savoir, les mystiques avaient donc découvert la matière !

La matière — un fait occulte

Mais, ne nous étions-nous pas donné toute peine afin de surmonter le concept de matière, pour l'éliminer du monde ? Et n'avions-nous pas une bonne raison pour ce faire ? Devrions-nous pourtant éliminer le concept de matière du monde, parce que dans le monde, dans le monde sensoriel, aucune matière n'est à découvrir ! Et dans ces circonstances, voici qu'à présent le mystique qui se heurte à la matière en pénétrant dans sa conscience. C'était foncièrement un instinct juste, ainsi Rudolf Steiner le donne-t-il à penser, de parler d'une matière. L'erreur ne consistait que dans le fait de vouloir trouver cette matière dans le monde sensoriel et de lui octroyer un être sensoriel/sensible. Cet élément «là-dehors dans le monde », c'est pour notre percevoir et penser un contexte sensé, pluri-articulé de phénomènes sensoriels. Or ce qui nous apparaît-là de sensoriel, c'est notre « autre soi », tel qu'il vit momentanément en compagnie du producteur des phénomènes sensoriels. Mais comment le geste d'une entité spirituelle, en compagnie de laquelle vit mon « autre soi », peut-il nous apparaître au plan sensoriel ?

Pour nous rendre cela pensable, Rudolf Steiner utilise l'image de la « racine »¹⁶. C'est un image tirée du monde sensible : les plantes doivent s'enraciner dans la terre pour se déployer ; elles s'enracinent dans quelque chose, de la matière de laquelle elles ne proviennent pas plus dont elles consistent seulement. De la même façon, les phénomènes sensoriels doivent s'enraciner dans quelque chose de la matière, dont ils ne proviennent ni ne consistent. Ils s'enracinent dans quelque chose qui parvient jamais nulle part à paraître au plan sensoriel. Et Steiner tient pour convenable de désigner ce quelque chose de mystérieux comme la « matière »¹⁷. Ce quelque chose de mystérieux n'a rien de physique, sensible et sensoriel en soi, raison pour laquelle nous ne pouvons guère le découvrir dans le monde sensoriel ; de même aussi dans le corps humain (*Körper* [physique, ici *ndt*]) qui apparaît dans le sensible nous ne pouvons pas démontrer sa présence par une technique d'investigation extérieure. Il est exclusivement à découvrir là où les mystiques l'ont découvert : à savoir, tout au fond de la conscience-Je dans le corps (*Leib* [forcément vivant ici, *ndt*]) personnel.

Le pain visible, qui a du goût est un morceau du monde sensoriel-sensible. Lorsque nous le mangeons il entre dans un nouveau morceau du monde sensoriel-sensible, dans notre corps (*Körper*). Et ce qui peut continuer de se passer avec le pain dans ce corps (*Körper*) : cela est aussi le monde sensoriel-sensible, dans lequel nulle part la matière ne se montre. Pourtant les phénomènes apparents du monde sensible s'enracinent dans une matière. Et si nous mangeons le pain, alors nous absorbons avec cela aussi ce en quoi s'enracine le phénomène sensoriel « pain » : à savoir la matière du pain. Une fois encore, la matière est un fait mystique, un fait concret occulte.

Le corps vivant (*Leib*)— un fait occulte

En 1911, Rudolf Steiner donna un cycle de huit conférences à Prague sur la « *physiologie occulte* »¹⁸. Celles-ci culminent dans une caractérisation différenciée du destin de la matière alimentaire dans le corps humain (*Leib*). Ce corps (*Leib*) auquel la matière s'allume à la flamme de notre conscience, n'est pas à confondre avec le corps (*Körper*) visible (qui absorbe la nourriture visible) !

L'ancien mystique en arriva jusqu'à « l'étincelle » — et guère plus loin. Le chercheur moderne en science spirituelle pénètre plus profondément. Il peut cela non seulement parce qu'il s'y est préparé, à la manière du mystique, mais encore d'une autre façon. L'ancien mystique ne connaissait que la voie vers l'intérieur qui présuppose que l'on ait aboli toute expérience sensorielle. Le mystique moderne emprunte ce cheminement vers « l'étincelle », mais en y apportant une autre expérience de l'esprit qui, par un moyen tout nouveau est conquise au monde extérieur.

15 Du même auteur : *Contrastes dans l'évolution de l'humanité*(GA 197), Dornach 1996, pp.102 et suiv.

16 À l'endroit cité précédemment, p.116.

17 Dans le mot « Matière » se fourre le mot *mater* qui veut dire « mère » en latin. Il se peut que le choix de ce mot renvoie à une analogie : de la même façon que l'enfant qui s'enracine avec ses enveloppes dans la mère, sans être un produit de la mère ainsi les phénomènes sensoriels s'enracinent-ils dans une matière.

18 Du même auteur : *Physiologie occulte* (GA 128), Dornach 1991. Les éditions antérieures de ce cours sont hélas épuisées ! Il est devenu lisible seulement à la cinquième édition (1991) qui subit un remaniement complètement de neuf, pour lequel furent ajoutés des écrits afférents.

C'est la voie inaugurée et aplanie par Goethe au début, qui met au contact l'âme avec ce spirituel-là qui — en association avec « l'autre soi » — règne « derrière » les phénomènes sensoriels apparents. Pour celui qui s'est ainsi préparé de cette manière, « l'étincelle » devient une porte. Elle devient la porte « dans le monde ». Or, quel est « le monde » ? Il est le corps (*Leib*) véritable, celui apte à l'esprit. Comme la matière, ce corps (*Leib*) n'est aucunement sensorio-sensible mais c'est au contraire un fait mystique. Un tel corps vivant (*Leib*) est à penser à l'instar d'un réel souvenir cosmique. Ses organes et activités sont dans la présence de l'esprit (*Geistesgegenwärtige*), des souvenirs productifs en tout ce que nous pouvons penser comme évolution (au sens de la *Science de l'occulte en esquisse*). Ce par quoi notre Terre a passé, dans l'évolution de l'ancien Saturne, de celle de l'ancien Soleil et de celle de l'ancienne Lune : tout cela forme, crée et continue de créer dans ce corps vivant (*Leib*), et c'est ce corps vivant (*Leib*). Et comme dans le macrocosme, par exemple, les effets spirituels de notre système planétaire sont une conséquence de ces évolutions, ce sont ainsi à leur manière, les effets corporels de la vie de certains organes déterminés (« rate-Saturne », « cœur-Soleil », etc.).

Un tel corps vivant (*Leib*) est à considérer comme le « microcosme ». C'est un fait invisible. C'est le corps (*Leib*) capable d'esprit, auquel la matière s'allume en flammes de conscience. Mais pas seulement flammes de notre conscience ordinaire, mais surtout flammes d'autres formes de conscience qui accomplissent leurs tâches « sous notre conscience ». Steiner prépare notre penser à concevoir cela par un « concept auxiliaire ». Le bref résumé de ce concept auxiliaire se formule ainsi : Je me perçois moi-même en me heurtant à un objet. Or, ce concept auxiliaire devient porteur si nous le configurons de manière radicale.

Résistance et conscience de soi

Du fait que je rentre en contact avec un corps étranger qui se trouve comme un obstacle sur mon chemin, un processus interne est appelé à naître : la perception de mon soi propre. Pour éprouver cela, je n'ai besoin de rien d'autre que de sentir la douleur provoquée par le choc. Si de nuit, abruti de sommeil, j'avance d'un pas lourd en tâtonnant dans une pièce obscure et que je heurte violemment la commode, alors mon expérience immédiate ce n'est pas de dire : « Ah ! C'est la commode ! », mais je ressens bien l'effet de la matière dure. Je n'éprouve alors rien d'autre qu'un processus interne. Et si dans un deuxième temps, je me dis : « Je me suis heurté à la commode, alors cela est ensuite un conclusion plus ou moins inconsciente de l'expérience intérieure sur un obstacle extérieur : « Il résulte de tout cela que l'on peut juger que l'être humain perçoit son intériorité au moyen d'une résistance, l'expérience de l'intérieur. Nous devons avoir ce concept : la perception du soi, l'expérience de l'intérieur, le fait d'être rempli d'expériences réelles dans son for intérieur par la découverte d'une résistance. »¹⁹

Et maintenant voyons le véritable cheminement idéal : la visibilité du morceau de pain, dans lequel j'ai mordu, puis que j'ai goûté, mâché et avalé, parcourt son cheminement dans le corps visible (*Körper*). En divers endroits de l'organisme, ce petit morceau de pain visible connaît [ou se heurte à, *ndt*] diverses « sécrétions » physico-chimiques démontrables.²⁰ C'est l'état de fait physique. Mais que signifie cet événement pour la matière du petit morceau de pain ? Cette matière traverse le corps vivant (*Leib*) comme moi, me déplaçant à l'aveugle dans la chambre obscure et elle devient consciente d'elle-même, comme moi, je devins conscient de moi lorsque, ivre de sommeil, je heurtai soudain la commode. Je me perçus moi-même en heurtant l'obstacle de la commode. La matière-pain devient consciente d'elle-même là où elle rencontre une résistance du corps vivant (*Leibes*).

La conscience de soi matérielle du corps vivant (*Leibes*)

Jusqu'ici le concept qui est à former pour notre compréhension est certes monstrueux, mais il est foncièrement imaginable à l'appui du concept auxiliaire qui a été préparé à cette fin. Mais à présent, avec ce qui va suivre, le concept qui est à imaginer saute le concept auxiliaire, car : la conscience de soi, que la matière développe intérieurement en heurtant, devient la conscience de soi de la corporéité, à laquelle elle se heurte. C'est comparablement comme si je heurtais la commode et que celle-ci en venait elle-même à ressentir l'expérience douloureuse par laquelle j'en suis venu moi-même à la conscience de soi. Mais c'est exactement ainsi qu'il faut penser cela : quelle que soit la matière nutritive qui en vient à se heurter à une résistance corporelle vivante (*leiblicher*), de cette intériorité la matière en reçoit sa conscience de soi.

Pour Rudolf Steiner il est manifestement important que nous pensions le plus essentiellement possible ce mystère, car il ne dépeint pas cela d'une manière aussi abstraite comme je l'ai fait tout d'abord. Au premier coup d'œil, ma description peut sembler naïve. Mais c'est exactement ainsi qu'elle peut nous identifier avec la matière nutritive « co-connaissante » et lui octroyer ainsi avec notre penser-vouloir une essence, notre essence. Des essences sont des essences du vouloir. Et l'essence de la « matière nutritive » veut elle aussi. Elle veut et s'essentialise au sens du macrocosme, d'où provient le pain.

19 À l'endroit cité précédemment, p.97.

20 *Ebenda*.

Avant d'être en mesure de me percevoir moi-même en heurtant la commode, je suis « ivre de sommeil ». Avant que toute essence devienne consciente de son soi à la résistance du cosmos, elle est macroscopiquement consciente. Mais ensuite le microcosme place la résistance d'un organe sur le chemin de l'essence matière. Et maintenant la manière de s'exprimer qui a l'air naïve de Rudolf Steiner : « On lui [à l'essence-matière, *ndt*] dit, pour ainsi dire, par cet organe : « Tu ne peux guère rester ainsi, telle que tu es, tu dois te modifier. »²¹ Ce « tu dois » en appelle à la volonté de l'essence-matière. Et cette essence acquiesce et « se modifie », c'est-à-dire qu'elle s'abandonne à un changement de conscience. Elle sacrifie sa conscience macrocosmique et devient consciente au niveau microcosmique. Et cette matière-pain ne rencontre pas qu'une fois une telle résistance sur son cheminement vers le microcosme. Et parce qu'il y a des lieux de résistance totalement différents, sur la résistance desquels elle tombe, la « perception du soi » de chaque lieu est aussi autre. Si la matière nutritive ne se heurtait à aucune résistance, et passait ainsi inchangée au travers du corps vivant (*Leib*), elle conserverait sa conscience macrocosmique originelle. « La conséquence en serait que l'organisme humain ne pourrait absolument pas s'éprouver en lui-même, au contraire il s'éprouverait seulement comme appartenant à l'ensemble du grand monde [univers, *ndt*]. »²² Or, le corps vivant (*Leib*) n'est pas une partie constitutive du macrocosme, c'est un microcosme. Et ceci signifie : « Tandis que l'élément visible du courant nutritif est amené à diverses résistances pour des « degrés d'affinement »²³ correspondants, la substance nutritive modifie degré après degré sa conscience.

La première résistance que rencontre la matière dans le corps vivant (*Leib*), c'est la structure de la forme physique.²⁴ Et c'est le corps éthérique qui confronte la matière nutritive avec l'essence spirituelle de cette structure. À cette résistance la matière nutritive, qui jusque-là possédait la conscience de soi du macrocosme, se modifie intérioritément de telle sorte qu'elle devient conscience de soi de la structure humaine. Celle-ci sait alors de ce fait, profondément dans notre être inconscient : Je suis. Mais cela veut dire : « L'être humain en tant que tel »²⁵ se perçoit lui-même. La forme physique spirituelle se sait comme « l'être humain en tant que tel ».

S'ensuivent ensuite d'autres résistances, à savoir que pour des réalités toujours nouvelles, la matière fonde une conscience de soi. Et plus le degré de changement est élevé, davantage ces consciences influencent nettement notre conscience du Je. À cette conscience même du Je, la matière s'allume finalement à la résistance des activités du penser, sentir et vouloir.²⁶

La « chaleur intérieure » comme une « floraison de l'organisme »

Tout cela se produit sans notre participation consciente. Mais la possibilité existe d'une transformation encore plus élevée de l'intériorité de la matière. Et le cursus sur *La physiologie occulte* culmine dans la caractérisation de cette possibilité. Pour cela il nous faut aller chercher quelque chose plus loin : tout ce que nous observons directement au plan sensorio-sensible comme « métabolisme » ou bien ce que nous pouvons indirectement rendre visible par des méthodes chimiques, tout cela est une expression de l'action d'entités spirituelles. Ce qui apparaît dans ces circonstances, ce n'est pas du métabolisme opérant, mais du métabolisme qui est de fait opéré. À ce qui est ainsi opéré appartient, parmi de nombreux autres éléments, la chaleur. Cette chaleur, surgissant dans le métabolisme, est le résultat de « processus de réchauffements (ou caléfactions) » impulsés par le spirituel. Ce sont des processus qui « s'étendent de bas en haut » jusqu'au sang : Dans ces processus de réchauffement du sang, nous avons à voir l'expression immédiate du Je et avec cela le niveau le plus élevé, et se reflétant par dessous, les autres processus de l'organisme humain.²⁷ Le résultat de ces processus de réchauffement impulsés par le Je, c'est la chaleur apparaissant physiquement.

Ce que l'organisme produit en chaleur interne dans notre sang, en chaleur qui nous dirige au travers de l'ensemble des processus internes, cela montre que nous avons à voir dans les processus de caléfaction quelque chose comme une floraison de tous les autres processus dans l'organisme. La chaleur interne de l'organisme pénètre jusque la vie supérieure de l'âme et de l'esprit et peut se métamorphoser jusqu'au sein du psycho-spirituel. C'est l'élément sublime, ce qu'il y a de plus beau, qu'au travers de la vertu du corps humain, le physique puisse être métamorphosé en psycho-spirituel. Lorsque tout ce qui est prédisposé dans l'organisme est devenu de la chaleur et que la chaleur de l'être humain est métamorphosée de manière correcte, alors de cette chaleur intérieure prend naissance un sentiment d'empathie et d'intérêt pour d'autres êtres. Lorsqu'au travers de tous les processus de l'organisme humain nous nous élevons ainsi jusqu'au niveau le plus haut, jusqu'aux processus de caléfaction, alors nous franchissons pour ainsi dire, en passant le porche de l'organisme humain qui est conformé par

21 À l'endroit cité précédemment, p.98.

22 À l'endroit cité précédemment, p.99.

23 À l'endroit cité précédemment, p.147.

24 Au sujet de la sublimité spirituelle de la « structure de forme du corps physique » (du « fantôme (*Phantom*) »), en voir l'aperçu dans Thomas Külken : *Arbeitsbuch zur allgemeine Menschenkunde und zur Propädeutik Rudolf Steiners* [*Manuel pour une anthropologie générale et pour une propédeutique médicale de Rudolf Steiner*] — 3^{ème} partie : Observation intuitive de la forme, Borsdorf 2020, pp.19 et suiv.

25 GA 128, p.152.

26 Voir à l'endroit cité précédemment, pp.147 et suiv. & pp.167 et suiv.

27 À l'endroit cité précédemment, p.176.

les processus caloriques et en s'élevant ainsi jusque là où la chaleur du sang est mise à profit par ce que l'âme en fait. Par un intérêt vivant pour tous les êtres, par l'empathie à l'égard de tout ce qui nous entoure, nous nous dilations tandis que notre vie physique nous conduit jusqu'à la chaleur et notre vie psycho-spirituelle et au-dessus de l'ensemble de l'existence terrestre, et nous ne faisons plus qu'un avec l'ensemble de l'existence.²⁸

Un résultat de ces processus de caléfaction régnant dans le métabolisme provoqués par l'esprit, c'est cette chaleur physique. En tant que phénomène sensoriel apparent, elle aussi est seulement possible du fait qu'elle s'enracine dans la matière qui, avec l'alimentation, avec le pain, a été absorbée. Mais comment cette chaleur est-elle retenue autour de la matière, dans laquelle elle s'enracine ? Pour cette chaleur, pour l'amour de la liberté humaine, la matière se retire ; elle se donne et laisse libre. Et ici, le moment est à présent venu pour celui qui m'a suivi dans cette connaissance où il ne doit plus guère s'identifier de manière indéfinie avec l'essence de la « matière alimentaire ». À présent cette essence doit recevoir un Nom, car elle n'est ni plus ni moins que l'Entité même du monde elle-même :

C'est un fait admirable que l'entité du monde ait fait le détour au travers de notre organisme physique, pour nous faire don finalement de la chaleur intérieure que nous, les êtres humains, sommes appelés à métamorphoser dans notre mission terrestre au travers de notre je en un sentiment d'empathie vivante avec tous les êtres.²⁹

Ainsi la matière, dans laquelle toute chaleur intérieure s'enracine, est-elle reconduite par nous dans sa conscience macrocosmique originelle, mais à présent comme une *auto-conscience omni-aimante d'une individualité humaine*, car : « c'est la part du monde, que nous voyons, que nous sommes nous-mêmes. »³⁰ Et plus loin :

C'est le sens de la mission terrestre que l'être humain en tant qu'organisme physique est disposé vis-à-vis de l'organisme terrestre de telle manière que tous les processus physiques y trouvent finalement leur accomplissement, leur couronnement dans la chaleur du sang, et que l'être humain, en tant que microcosme en accomplissement de sa détermination, métamorphose à son tour cette chaleur intérieure pour la répandre en tant qu'empathie vivante et amour pour tout ce qui nous environne.³¹

Un tel changement ne se produit ni de lui-même, ni une fois pour toutes. Il nécessite — à chaque fois renouvelée — une impulsion morale primordiale :

Dans les impulsions morales s'essentialise la première expérience du monde de l'esprit. Elles ne proviennent pas du monde des sens. Elles sont voulues dans un penser qui se tient primordialement en dehors du monde sensoriel. Elles sont voulues dans la lumière du penser pur. — Vivre dans de vraies impulsions morales, c'est le début de l'expérience du monde de l'esprit. Une continuation de l'activité, dans laquelle l'âme s'essentialise dans l'expérience d'impulsions morales, mène à la connaissance du monde spirituel. Tout être humain qui veut moralement, a donc l'intuition des méthodes de l'investigation de l'esprit. Il est seulement nécessaire qu'il les reconnaisse aussi. Ensuite l'égoïsme du je s'enfuit dans le désintéressement de la connaissance du monde de l'esprit.³²

Cela nous ramène au point de départ de notre considération. Car la « reconnaissance » effective commence pour tout être humain afin qu'il se commette avec l'art de former des concepts lequel est indispensable pour s'occuper de la science spirituelle et lui permettre de devenir capable de jugement sur tous les domaines.

Et pourquoi il en est ainsi, on comprendra cela toujours de plus en plus, car il existe des forces/vertus secrètes dans l'âme humaine, et ces vertus remplies de mystère relieront ensemble l'âme humaine avec le monde spirituel et nous feront apparaître capables de jugement — par ce lien qui s'établit entre l'âme humaine et du monde spirituel du fait que nous entrons dans la science spirituelle — dans des cas singuliers, lorsque nous ferons face à l'autorité. Nous ne saurons pas ce que peut savoir l'autorité ; mais si l'autorité sait quelque chose et que dans des cas particuliers, elle fait telle ou telle chose, alors nous serons capables d'en juger.³³

Je conclus avec une autre déclaration de Herbert Schweke : « Pourquoi l'amour est-il si compliqué ? Pour que la spiritualité humaine sous forme d'amour devienne possible. »³⁴

Die Drei 2/2021.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Dr. Thomas Külken, né en 1953, suivit les cours de science du droit et de philosophie à l'université de Münster et étudia la médecine à l'université de Marburg et Göttingen. En 1978, il se forme aux cours de médecine de Herbert Sieweke, suivis par ceux d'anthropologie et du travail de médecine anthroposophique en participation avec et aux côtés de Herbert Sieweke. Après des activités cliniques depuis 1987, médecin généraliste et depuis 2006 à Staufen

28 À l'endroit cité précédemment, p.177. [En français, chez EAR voir aux pages 196-197, notre version est nettement plus « sobre ». *ndt*]

29 *Ebenda*.

30 **GA 156**, p.23.

31 **GA 128**, p.178 [Chez EAR, p.198, *ndt*]

32 Du même auteur : *Aphorismes psychologiques* dans *L'idée du Goethéanum au beau milieu de la crise du temps présent* (**GA 36**), Dornach 1961, p.74.

33 Du même auteur : *Le lien entre vivants et défunts* (**GA 168**), Dornach 1984, p.110.

34 Voir la note 7.

in Briesgau. Formations en séminaires de médecine, pédagogie et domaines *allgemein menschlich* [pour l'humain universel, *ndt*]